

Laval théologique et philosophique



Guy WAGNER, *La résurrection, signe du monde nouveau*.
Collection « Avenirs », no 13, Paris, Cerf, 1970, (13.5 x 16 cm.),
152 pages

Paul-Émile Langevin

Volume 29, numéro 1, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020340ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020340ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1973). Compte rendu de [Guy WAGNER, *La résurrection, signe du monde nouveau*. Collection « Avenirs », no 13, Paris, Cerf, 1970, (13.5 x 16 cm.), 152 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 29(1), 91–92.
<https://doi.org/10.7202/1020340ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1973

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'A. conclura d'abord que le « dualisme johannique » est d'une nature particulière : le bien — le salut — n'est pas tellement opposé à un adversaire campé devant lui, que présenté comme une valeur acceptée ou refusée. En second lieu, remarque l'A., la morale symbolique de Jean donne l'impression qu'elle tourne en rond : chaque symbole vise le tout et, de ce fait, le lecteur n'a pas le sentiment net de progresser en passant d'un symbole à l'autre. Dernières conclusions majeures de l'ouvrage : l'agir n'est pour Jean qu'une manifestation de la *foi* ; une morale chrétienne « symbolique » dégage la *signification* des paroles et des gestes *historiques* du Christ, plutôt qu'elle ne les détruit ; la personne du Christ est sans cesse découverte au cœur de la morale johannique.

L'A. étudie chaque symbole à partir de textes bien délimités, dont il poursuit l'étude, simple et claire, sous un point de vue précis. Il n'analyse pas chaque symbole pour lui-même, mais sous l'angle limité de ses rapports avec la lutte du bien et du mal. Le lecteur aura souvent l'impression que l'A. aurait pu pousser plus loin son enquête, approfondir davantage les textes. Nous croyons que l'A. embrasse trop de symboles riches et suggestifs dans le cadre de son volume aux dimensions assez restreintes, en définitive. L'A. justifie ses affirmations d'une manière rigoureuse et nuancée. Il était facile de donner, en l'occurrence, dans la fantaisie ou l'arbitraire.

L'A. découvre d'ordinaire dans le judaïsme plutôt que dans l'hellénisme — dont l'influence se laisse toutefois sentir à maintes occasions — l'origine de la symbolique de Jean. L'A. se plaît plusieurs fois à montrer comment Jean transforme les éléments que l'Ancien Testament ou la gnose ont pu lui fournir. L'expérience de l'Église où il vit le guide sans doute dans cette mise à profit de la tradition.

Sans être l'œuvre d'un maître dont la vaste culture biblique donnerait sa pleine signification à chaque symbole johannique, le présent ouvrage a de grands mérites. Il découvre fort bien, à partir des textes plutôt que de considérations générales, une dimension essentielle de la pensée johanni-

que, celle de la « double vue », dirions-nous, qui est inhérente au symbole comme tel. L'A. donne des notes infrapaginales brèves, mais utiles. Le texte français est clair, découpé par des sous-titres qui en facilitent la lecture. Un « index des matières » fort utile réunit les thèmes majeurs abordés dans l'ouvrage.

Paul-Émile LANGEVIN

Guy WAGNER, **La résurrection, signe du monde nouveau**. Collection « Avenirs », no 13. Paris, Cerf, 1970, (13.5 x 16 cm.), 152 pages.

Le plan général de cet ouvrage est net : « Notre travail se présente en deux parties. À l'aide de l'analyse littéraire et de la science historique, nous chercherons d'abord à remonter des témoignages sur la résurrection jusqu'à l'événement lui-même. Ensuite, partant de l'événement, nous chercherons, à travers les témoignages, sa signification » (9-10). À l'intérieur de chacune des deux grandes parties se groupent assez librement un ensemble de réflexions sur des thèmes qui auraient pu être autres et plus ou moins nombreux.

L'auteur entend présenter la résurrection du Christ comme le mystère central de notre foi. Il s'intéresse surtout à la signification qu'a pour le croyant ce mystère. Mais il ne faudrait pas, ajouterions-nous, dénier toute fonction apologétique à cet événement qui authentifie le message et la carrière du Christ.

L'A. nous avertit que pour « cerner l'événement de la résurrection tel que l'ont découvert et compris les premiers chrétiens », il s'adressera surtout à l'apôtre Paul (il étudiera presque seulement I Co 15, de fait) ; tandis qu'au moment de chercher « la signification de la résurrection pour le monde et donc pour le croyant », il attachera une grande importance aux évangiles (18). L'A. « renonce » aisément au témoignage historique de l'Évangile (39), parce que « chacun des évangiles présente les faits à sa manière » (55). N'en est-il pas ainsi pour Paul ? Pour être logique avec lui-même, l'A. devrait faire peser une sérieuse suspicion sur la valeur historique

de tout l'Évangile et même du corpus paulinien, qui est également proclamation de foi au premier titre. Au fond, le caractère historique de la résurrection intéresse assez peu l'A. L'historien, dit-il, « ne peut appréhender que la foi des apôtres » (68). Est-ce juste ? Que les textes évangéliques ou pauliniens portant sur la résurrection soient le fait de *croissants* qui proclament l'objet essentiel de leur foi, on le concédera aisément. Que leur proclamation de foi implique ou présuppose un *fait historique* aussi réel que tout autre fait de l'histoire, l'exégète et l'historien auront précisément pour tâche de l'établir. Il revient à l'exégète de distinguer les perspectives théologiques et historiques des textes bibliques. Nous croyons que la tâche est délicate, impossible à remplir en certains cas ; mais il ne faudrait pas pour autant sous-estimer les aspects historiques des textes en question, en disant que le plus important est de « nourrir sa foi ». La foi elle-même risquerait en définitive de se vider de son objet.

L'A. met en valeur d'une manière heureuse le fait que la résurrection du Christ marque l'ouverture d'un monde nouveau, qu'elle a été un élément générateur de la christologie primitive, qu'elle révèle les vœux et la puissance de Dieu autant que la personne du Christ. Toutefois, il aurait été fructueux pour notre foi que l'A. élabore ses vœux sur la nature de la « vie nouvelle », qu'il souligne davantage le « pour nous » de la résurrection du Christ (Rm 4, 25 ; 1 Co 15), qu'il montre comment la vie nouvelle naît et croît chez le croyant grâce à l'organisme sacramentaire (nous pensons au baptême et à l'Eucharistie, en particulier ; cf. Rm 6,1-11 ; Ac 2,38 ; Jn 6).

Libre à l'auteur d'« écarter toute discussion avec des exégètes qui comprennent autrement que lui le sens des textes » (10). Mais on acceptera moins volontiers qu'il se juge dispensé de justifier ses affirmations d'une façon aussi rigoureuse et convaincante que possible. Par exemple, peut-on affirmer sans autre nuance ou justification que « Mt et Lc avaient sous les yeux le texte de Mc quand ils ont rédigé leurs évangiles » (12), que, selon Paul (1 Th 4,17), « ses lecteurs et lui connaîtront le moment

de la venue glorieuse du Christ avant leur mort » (28), que Paul « confond » en 1 Th 1,10 résurrection et ascension du Christ (34) ? Il nous paraît douteux que la méditation d'Is 53,10 (« Il verra une nombreuse postérité ») soit à l'origine de la conception « collective » du Christ (ce mot désignant alors le nouveau peuple de Dieu) (118), que la « fin de ce qui était destiné à disparaître » désigne le Christ en 2 Co 3, 13, que le Christ « englobe tous ceux qui le suivront » quand il dit au Baptiste : « Il nous faut accomplir toute justice » (Mt 3, 15) (17).

L'A. affirme beaucoup plus qu'il ne prouve. Il semble évident pour lui que « Paul, et avec lui toute la première génération chrétienne, ignorait le récit du tombeau vide et celui des apparitions corporelles. Ces récits ont été forgés ensuite pour exprimer à la fois la réalité et le mystère de l'événement » (33). La formule « ressuscité le troisième jour » ne fournirait aucune précision historique pour les raisons suivantes : « Le premier (jour de la semaine) rappelait (chez les Juifs) la création du monde. Or la résurrection... a été comprise par Paul et donc par toute la première génération chrétienne » (il y aurait beaucoup à dire sur ce monolithisme de la première génération !) comme « l'intervention tellement décisive de Dieu qu'elle était présentée comme une *nouvelle création*. Il est donc normal qu'elle ait été fixée au premier jour de la semaine. Ainsi la formule « ressuscité le troisième jour » n'apporte-t-elle pas une précision historique. Elle indique un accomplissement significatif des Écritures » (52-53). La justification est pour le moins étonnante. Les réflexions de l'A. sur la Formgeschichte de Lc sont encore instructives à cet égard (108).

Nous avons lu avec intérêt le bref essai du pasteur Wagner. Des valeurs théologiques et spirituelles du mystère pascal s'y trouvent mises en relief avec un sens religieux authentique. Nous hésiterions toutefois à faire nôtre le jugement du P. Refoulé, qui découvre des « éléments nouveaux » (et) « importants » dans cet ouvrage qui « ouvre à la théologie un nouvel avenir » (6).

Paul-Émile LANGEVIN